

Les hommes, c'est bien connu, ne savent pas faire deux choses en même temps. Les prêtres encore moins que les autres. Voilà pourquoi ils ont bien du mal à tenir ensemble les deux merveilles du Jeudi Saint : la sainte Messe et le Lavement des pieds. Certains célèbrent sans servir ; d'autres servent sans célébrer.

En réalité, le Lavement des pieds et la Première Messe, tous deux célébrés durant la dernière Cène du Seigneur, au soir du Jeudi Saint, n'ont pas à être opposés...car ils nous parlent du même trésor : l'offrande du Fils de Dieu, par amour pour nous. La Messe nous rend présent ce mystère : à chaque consécration, comme le disait si bien le cardinal Journet, « les deux mille ans du temps-horaire qui nous séparent du calvaire sont abolis » et nous sommes rendus contemporains de l'Offrande du Seigneur sur le Golgotha. A chaque consécration, nous sommes en compagnie de Notre-Dame et de saint Jean, en présence du Sauveur qui se donne jusqu'au bout. Quelle merveille !

Or, cette Offrande, rendue présente à chaque Messe, nous était déjà annoncée dans le Lavement des pieds : en bousculant les rites du repas pascal par ce geste de serviteur, si humble et si inattendu, le Christ Seigneur signifiait aux siens qu'il entrait ainsi, dès cet instant, dans le grand mouvement de l'Offrande. Il se dépouille, s'expose, se livre déjà. C'est la Passion qui vient de commencer. Que nous dit, en effet, celui qui entendit battre le cœur du Seigneur en ces instants dramatiques, placés au sommet de l'histoire : « au cours du souper, alors que le diable avait déjà mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, la décision de le livrer, sachant que le Père lui avait tout remis entre les mains, qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu, Jésus se lève de table, et **dépose son vêtement** » ; puis, après le lavement des pieds, il **reprend son vêtement** ». Ce n'est pas une simple disposition pratique, pour être plus à l'aise dans sa tâche. Ce sont exactement les mêmes mots que le Seigneur avait employés, quelques temps avant pour annoncer le Don de sa vie pour nous : « si le Père m'aime, c'est que je dépose ma vie pour la reprendre. Ma vie, nul ne me la prend : c'est moi qui la dépose, de moi-même. J'ai pouvoir de la déposer et pouvoir de la reprendre. Tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. » Ainsi, tandis que la Messe porte jusqu'à nous la Croix du Sauveur, le Lavement des pieds, déjà, l'annonçait sous les yeux des apôtres stupéfaits et dépassés. C'était déjà la grande Offrande qui commençait dans la chambre haute du Cénacle, parée et ornée pour l'entrée dans le Don suprême.

Ce lien entre le Service et l'Offrande, entre le Lavement des pieds et la Croix, nous explique pourquoi nous avons tant de mal à servir, à nous engager, à nous donner : nous avons peur d'en mourir. Non d'une mort selon la chair et le sang mais d'une mort selon l'esprit. Nous craignons d'être dépouillés de nous-mêmes, de notre indépendance, de notre autonomie, de notre liberté ; nous craignons d'être exploités, plus que les autres, injustement. Nous craignons d'être enchaînés au service que nous aurons accepté. Et, d'une certaine manière, nous n'avons pas totalement tort car le service réellement vécu est une forme de petite mort puisqu'il est une offrande. Il y aura nécessairement une part de nous-mêmes, de notre temps, de notre énergie, de notre liberté qui sera offerte sur l'autel de ce service. Et c'est ce que nous craignons par-dessus-tout, lorsqu'un appel est lancé, que des volontaires doivent se désigner, qu'une mission nous est demandée. Ne vais-je pas en mourir ?

Mais ne vais-je pas en vivre ? Car, dans la lumière de Pâques, nous le savons : la mort du Seigneur n'est pas un échec, une défaite, un engloutissement. Elle est déjà une victoire, une floraison, un chemin qui mène à une Vie plus grande et plus belle. Il serait absurde de penser que le Seigneur qui nous a créés et qui nous sauve par amour, voudrait, en nous donnant l'exemple du service, en nous donnant la force du service, nous conduire au précipice, à l'impasse, au cimetière. Il nous mène, en réalité, à la vie. Où est la vie dans le service ? Nous l'avons entendu au début de cet Evangile : « Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout ». A ceux que l'on aime, on veut rendre service. Parce qu'on veut leur montrer notre amour. Parce qu'on les aime, tout simplement. Et qu'on ne veut pas les laisser tout seuls face aux tâches, aux épreuves, aux missions qui sont les leurs. Parce qu'on veut leur bien. Le Service, comme Offrande, est l'expression privilégiée de l'Amour. Or, l'homme vit d'Amour. Comme Dieu Lui-même. Nous ne servons pas seulement parce qu'on nous le demande. Nous servons parce que nous aimons. Et alors, le service qui, en un sens, est une petite mort, devient, en cette lumière, une grande vie, source de grande joie. Non que celui à qui je rends service me paie immédiatement d'un sourire, d'un merci ou d'un retour de bonté mais parce que, aimé de Dieu, je l'aime à mon tour en le servant. En le servant par ma participation à la liturgie sacrée de la Messe. En le servant en chacun de mes frères par les mille gestes du quotidien, par les engagements d'un jour ou les missions de vingt ans. N'ayons pas peur du service car, vécu en union avec le Christ, c'est lui qui fera notre joie. Ainsi soit-il !